

CRITIQUE

# Perisic, l'ordinaire de la guerre

Par Marc Semo — 26 août 2009 à 06:53

Gâchette. Premier film du réalisateur serbe sur l'absurdité des conflits.

La radio grésille, annonçant une «*proclamation de l'Etat d'urgence*». Des soldats écoutent dans un bus qui les emmène dans un grand bâtiment isolé, ancienne école ou ferme collective où ils prennent leurs quartiers. Ils attendent, fument, boivent, s'ennuient. Puis commence le «*travail*». Des prisonniers que l'on amène dans une camionnette blanche, poussés dans un fossé herbeux où on les agenouille de force. Aucun d'eux ne crie ni ne se débat. L'officier hurle : «*Chargez ! Visez ! Tirez !*» Les rafales, des corps disloqués. Puis à nouveau les hommes boivent, rient, parlent et s'ennuient. Quelques heures plus tard arrive un nouveau groupe à «*liquider*». Et ainsi de suite. Pas une protestation des tueurs. Une épure de la mise à mort à la chaîne et sans aucun état d'âme.

«**Monstres**». Etrange film, glacial et distancié, *Ordinary People* montre la vie ordinaire d'un groupe d'exécuteurs ordinaires. Cela se passe dans un pays indéterminé, ravagé par une guerre civile. Les combattants y parlent la même langue et dialoguent parfois, au hasard d'une interception radio, entre anciens amis devenus ennemis. Cela pourrait se passer aussi bien en

Tchéchénie qu'en Amérique centrale ou, bien sûr, dans les Balkans. Grand prix du dernier festival de Sarajevo, ce film parle serbe parce que son auteur, Vladimir Perisic, est né à Belgrade en 1976 et que son adolescence a été hantée par les guerres qui ont ravagé l'ex-Yougoslavie entre 1991 et 1995. Il s'est toujours demandé ce qu'il aurait fait s'il avait eu l'âge d'être mobilisé et s'il s'était trouvé dans la situation de devoir exécuter de sang froid des prisonniers.

*«La lecture des témoignages des soldats qui ont participé à des crimes de guerre a très vite anéanti en moi l'idée que je m'étais construite selon laquelle les crimes de guerre sont commis par des monstres»*, explique le jeune réalisateur dans sa note d'intention, soulignant que *«la figure du monstre permet de penser que les exactions sont nécessairement commises par d'autres, de tenir à distance l'horreur»*. Avec ce film, il veut montrer comment on arrive à tuer à la chaîne des détenus qui sont là montrés comme de simples silhouettes, jeunes ou vieux, sans aucune réalité personnelle, anonymes, tous semblables ou presque, comme ils apparaissent à ceux qui appuient sur la gâchette.

La magnifique formule d'Hannah Arendt sur la *«banalité du mal»* - employée lors du procès d'Adolf Eichmann - est devenue un poncif utilisé à toutes les sauces. L'intelligence de ce film est d'aller au-delà. L'exécuteur ordinaire tue le plus souvent sans trop se poser de questions, sous la pression du groupe et des copains, par peur de passer pour un lâche. Avec le plus souvent une inébranlable bonne conscience, comme le montrent nombre d'études sur les anciens des groupes d'extermination de la police allemande en Ukraine pendant la Seconde Guerre mondiale, ou des tueurs serbes de Srebrenica devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie.

**Doutes.** *«Je voulais montrer que la violence pouvait être scandaleusement ordinaire, d'où, dans le film, le traitement d'actions très différentes sur un même plan, une même durée : se lever, manger, fumer*

*une cigarette... Et tuer», explique le réalisateur, revendiquant «une distance qui permet la réflexion plutôt qu'une identification émotionnelle». A la fin seulement, le héros du film, le jeune Dozni, est saisi par le doute alors qu'il prend un café dans une petite ville où ils sont bloqués par de lointains combats. Une ombre passe sur son visage. Il a manifestement des doutes. Mais il ne dit rien. Les tueurs n'ont en réalité jamais rien à dire sinon des formules convenues, se justifiant par le fait d'avoir «obéi aux ordres» ou «été au mauvais endroit au mauvais moment».*

Marc Semo

***Ordinary People de Vladimir Perisic Avec Relja Popovic, Boris Isakovic... 1 h 20.***